

---

---

# VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

## NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER  
EN-NASRI

---

### HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

---

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140,  
144, 147, 148, 150, 152, 154 et 156.)

---

حتى تداركها الله بواجته \* من بعد ما مضى لها مدة العنس

Enfin, Dieu, dans sa clémence, la sortit de sa déplorable situation, bien que déjà l'âge des épousailles fût depuis longtemps passé pour elle.

#### COMMENTAIRE

Oran resta dans les mains des Infidèles égarés et pervers jusqu'à ce que Dieu, par un effet de sa miséricorde et de sa compassion, dont rien n'atténuait l'immense et sublime pureté, eut confié à notre prince le sceptre du Mar'reb central. Ce roi s'était préparé avec activité à la guerre sainte, avait consacré à ce grand acte, non seulement toute son énergie, mais encore sa fortune personnelle. Il chassa du boulevard de l'Islamisme le peuple de la perdition et de la résistance aux volontés

divines. Puisse Dieu, en considération du Prophète et de sa famille, maintenir éternellement cette ville sous la domination de l'Islamisme !

Depuis longtemps, les Musulmans se prosternaient aux pieds de Dieu et le suppliaient, par l'intermédiaire de son Envoyé, des Anges et des Saints, de donner le succès à leurs armes, et de hâter la venue du jour de victoire, signal de notre prospérité future. Il n'y a maintenant plus à douter que la Providence n'ait exaucé nos vœux et changé notre espoir en certitude.

On sait que la loi révélée permet de réclamer le secours divin par l'intercession des Saints, des Anges, des Prophètes, et surtout de la plus noble des créatures, Mohammed. On peut, à cet égard, consulter le commentaire du chéikh Es-Senouci sur El-Mak'-k'ari.

عنيس. — On donne le nom de *A'nès* à une fille qui reste trop longtemps, sans se marier, dans le domicile de son père. Cette expression ne conviendrait pas à une femme mariée une seule fois.

Dans le langage ordinaire, l'état d'*a'nès*, ou de vieille fille, n'a pas de limite de durée; il en a une, au contraire, dans le langage juridique. Toutefois, les jurisconsultes ne sont pas d'accord sur l'âge où une femme cesse d'être *a'nès*: les uns disent que c'est à 30 ans, d'autres à 33, ceux-ci à 40, ceux-là à 45 et même à 50; d'autres, enfin, reculent cet âge jusqu'à 60 ans. A 50 et 60 ans, la condition de vieille fille et celle de vieille femme se confondent.

Avant l'Islamisme, il paraît que le mariage était interdit à certaines princesses, comme: Ez-Zaba, reine d'El-H'ad'ra; Bilk'ïs, reine de l'Yemène; Bedrane, reine de Perse. Ainsi, lorsque Ez-Zaba fit des propositions de mariage à Djodéïm El-Abrèche, un de ses conseillers intimes lui dit:

— Votre démarche est-elle sérieuse?

— Non, par Dieu, répondit-elle, ma demande en mariage n'est que le manteau dont je recouvre une ruse.

Bilk'ïs ne voulut entendre parler mariage qu'après sa conver-

sion à l'Islamisme entre les mains de Soléïmâne (Salomon). Ce Prophète lui ordonna de prendre un époux.

Selon l'opinion de la plupart des savants, Soléïmâne aurait épousé Bilk'ïs et invité les génies à élever à cette reine les deux palais de Sih'ïne et de R'omrâne. Il l'y visitait deux fois par mois et passait avec elle trois jours.

C'est vers l'Yemène que se dirigea la huppe en quête d'eau. Ce fait est nié par les érudits juifs, qui prétendent que Soléïmâne prit possession de l'Yemène par le seul envoi d'un message à Bilk'ïs. Cette reine se rendit auprès du Roi-Prophète, suivie de présents consistant en 120 charges d'or, en perles et parfums variés. A son tour, Salomon se montra généreux et ne la laissa partir qu'après l'avoir traitée avec toutes sortes d'égards. Selon une autre croyance, elle était mariée à un membre de la famille du Tobba, roi de Hamdâne, et son père s'appelait Cherah'bil ben Hodhâd ben O'mar ben El-Ada'r. Ses aïeux, depuis quarante générations, possédaient le pouvoir royal.

La mère de Bilk'ïs était une fée. Les incrédules rejettent ce fait, en se basant sur ce que les génies ne mangent ni n'enfantent. C'est là une erreur, car ces êtres surnaturels mangent et enfantent réellement. Tout homme de quelque sens admet leur mariage avec les créatures humaines. Si cette tradition est authentique, il n'y a qu'à l'accepter sans plus d'examen; en tous cas, elle est parfaitement admissible.

Ceux qui rejettent les facultés digestives et prolifiques des génies n'ont certainement pas lu ce qu'en dit Mâlek. Des gens de l'Yemène demandaient à ce législateur ce qu'il pensait relativement au mariage des génies. « Je ne vois pas, répondit-il, ce qu'une pareille croyance pourrait avoir de préjudiciable à la religion. »

Un jour que Cha'bi était entouré de ses disciples, quelqu'un lui demanda le nom de l'épouse du Diable : « Je n'étais pas présent au mariage », dit-il. Cette réponse fut très goûtée de l'assistance.

Les châteaux de Selh'ïne et de R'omrâne, dans l'Yemène, étaient deux merveilles du monde. Ariât, roi d'Abyssinie, les détruisit lorsqu'il conquit l'Yemène, 70 ans avant la naissance

du Prophète Mohammed. Séif ben Dou Yazène El-H'imiary le chassa du pays. Les Habacha ou Abyssins ruinèrent également Benioun. Le poète de l'Yemène, Djed, contemporain de ces événements, disait :

« Allons, du calme ! Les larmes ne rendront pas ce qui est passé.

» Il ne faut pas mourir de chagrin à la suite de ceux qui ne sont plus.

» Est-ce donc qu'après Benioun, il n'y aurait plus d'yeux ni de traces humaines ; qu'après Selh'ine, il n'y aurait plus de palais au monde ? »

Nous ne pouvons résister au plaisir de rappeler quelques plaisanteries à propos de mariages contractés avec de vieilles filles :

Un homme avait épousé une femme, dans la croyance qu'elle était jeune. Revenu de son erreur, son ardeur tomba. Sa femme s'ingéniait à lui plaire et à ramener son affection, à force de tendresse, de parures et de parfums.

« Voici une vieille, s'écria-t-il dans la langue des poètes, aux flancs creux et abattus, au dos voûté, qui aspire à être jeune fille,

» Qui dépense chez le parfumeur les vivres de sa famille, sans songer que le parfumeur ne peut réparer les outrages du temps.

» L'herbe dont elle a teint ses doigts, l'antimoine de ses yeux, et ses vêtements jaunes, m'ont seuls trompé. »

« Mon ami, dit Chihâb El-Khafadjy dans son commentaire sur le *Chifa*, je me suis marié à une vieille ; c'est là un mal pire que la mort.

» Quelle dure épreuve pour moi que celle de flancs creux et abattus ! Je n'ai aucun plaisir avec elle ; c'est un adversaire qui ne veut pas se rendre à la vérité. »

Un homme avait épousé une vieille et lui faisait force infidélités.

— Comment peux-tu, lui dit-elle, songer à d'autres, alors que tu as chez toi une femme légitime, agréable.

— Passe pour légitime, répondit-il; mais pour agréable, non.

« Je voyage autant que je le puis; puis je rentre au logis, dont la maîtresse est d'une affreuse laideur.

« Je voudrais bien le trépas de mon épouse; mais quand on va de pair avec l'infortune, on a la vie dure et longue.

« Plût au ciel qu'elle entrât de suite au tombeau, et que les Anges Nekîr et Monkîr l'y accablissent de tourments. »

(*El-Khot'éia*).

بتفليد المغرب الاوسط لعمدتنا \* اضاء شهيد بعد حالك الدمس

Dès que notre appui eut pris possession du mar'reh central, on vit les rayons éclatants du soleil succéder à des ténèbres épaisses.

#### COMMENTAIRE

أضأ. — Abou Nouás avait adressé des vers élogieux à Khálessá, jeune dame de la cour de Haroun Er-Rachid. Cette favorite ne lui ayant fait en retour aucune largesse, le poète écrivit le vers suivant sur le revêtement en plâtre de la porte du palais royal :

« Ce vers que je trace contre cette porte a aussi peu de prix que les bijoux sur le corps de Kháless'a. »

Cette critique audacieuse parvint aux oreilles de Er-Rachid, qui, avant même d'avoir lu le vers, envoya chercher Abou Nouás. Celui-ci, à son arrivée au palais, gratta la lettre *aïn* (ع) du mot *daa'* (صاع) répété deux fois dans le vers; puis, avec une parfaite aisance, aborda le khalife.

— Que signifie cette impertinente plaisanterie? lui dit le souverain.

— Prince, il n'y a aucune impertinence dans mon vers: mais une louange. Il est du reste inscrit sur la porte de votre palais. Les calligraphes de l'Orient, au lieu d'écrire la lettre *hamza*, ont l'habitude de laisser en blanc la place qu'elle doit occuper, comme vous pouvez le voir dans leurs livres.

Le khalife envoya lire le vers, et le messenger, après avoir constaté que la place du *hamza* était libre, et s'être assuré qu'au lieu d'être une censure le vers était un éloge, revint rendre compte de sa mission au souverain. Abou Nouás, sur l'invitation qui lui en fut faite, répéta le vers tel qu'il l'avait corrigé :

« Le vers que je trace contre cette porte a autant d'éclat que les parures sur le corps de Khaless'a. »

Er-Rachid trouva le compliment charmant, et donna à son auteur un riche présent. Abou Nouás, en s'en allant, se mit à dire :

— Certes, j'ai fait là un vers inimitable; il n'y voyait pas, mais à peine lui avais-je enlevé l'œil (*aïne*) qu'il a vu.

Cet Abou Nouás sollicitait depuis longtemps une esclave du palais de Haroun Er-Rachid de s'abandonner à lui. Il croyait qu'elle était vierge. Toujours repoussé, il finit cependant par prendre la place d'assaut et par se convaincre qu'elle avait déjà subi l'injure d'un ennemi.

« Il est dans le palais, dit-il, une esclave aux seins rebondis, aux joues brillantes, aux cheveux noirs.

» Je l'ai suppliée pendant longtemps à cause de son charmant visage seulement, car il n'entre pas dans mes habitudes de faire la cour aux mamelles saillantes.

» Je la priais; elle me répondait: « Toute autre chose, oui; mais pour cela, plutôt la mort. » Et ses larmes coulaient.

» Enfin, nous fimes échange de surabondant. Je sentis que je tombais dans un précipice, que je me noyais, Messieurs, dans une mer profonde.

» Je criai : A moi, matelot ! On accourut. Mon pied, en glissant, m'avait fait rouler au cœur de l'abîme.

» Si je n'eusse hélé un matelot, qui me tendit une corde libératrice, j'allais jusqu'au fond.

» Je jurai que de ma vie je ne m'embarquerais sur un bateau, et que je ne voyagerais jamais que sur le dos d'un coursier. »

المغرب. — Le Mar'reb se divise en trois régions : le Mar'reb oriental, le Mar'reb central, le Mar'reb occidental. A l'ouest, il est borné par l'Océan ; à l'est, par la mer de Suez suivant les uns, et par Barca suivant d'autres.

Le Mar'reb oriental comprend l'Afrique, c'est-à-dire : Constantine jusqu'à Bougie, Tripoli, Barca. Il a pour capitales Tunis et Tripoli. Il est traversé par un très grand fleuve, l'oued Medjerda, qui reçoit toutes les rivières d'Afrique, et se jette dans la Méditerranée à une étape à l'ouest de Tunis, près d'une localité appelée Benzert.

Barca ne conserve plus aucune trace de son antique splendeur ; ses grandes cités ont été détruites et cette contrée, après avoir été le séjour des Latins, puis des Haouâra et autres Berbers, n'offre plus aujourd'hui aucun obstacle aux immigrations des populations du Mar'reb. Les villes populeuses, Ez-Zouila, Lebda, Barka, Kas'r-H'assane et autres, ont été changées en ruines et en déserts. La durée appartient à Dieu seul.

De la province d'Afrique à Tripoli, on rencontrait les pays des Nefouça, des Nefzaoua et autres, qui forment actuellement les terrains de parcours des Arabes Soléim. Les anciens habitants de cette région ont oublié la langue de leurs pères et adopté le langage de l'Ouest, dont ils se sont assimilé les usages. Il en est de même du Djerid : son territoire sert de pâturages aux Arabes, à l'exception toutefois des montagnes d'un difficile accès, où l'on voit encore des débris des Ketâma, des A'djissa et des Haouâra.

Le Mar'reb central commence à Bougie et finit à Oudjeda.

Isma'il, roi du Mar'reb occidental, voulant accroître son empire aux dépens du Mar'reb central, envahit ce dernier à la tête d'une armée et s'avança en personne jusqu'à El-Bet'h'a, dont il

s'empara. Les Turcs marchèrent contre lui. Une grande bataille eut lieu sur les bords de la Djediouya. Les lignes des Marocains furent enfoncées et mises en complète déroute. Mans'our Er-Râmi, vizir du roi du Mar'reb occidental, fut tué. Mazouna, Besnâs et autres bourgs, furent livrés au pillage.

Le chef des troupes turques suivit Isma'il dans sa fuite, et tous les deux assignèrent, comme bornes des deux États, la ville d'Oudjeda, où passait une ligne droite allant vers le Nord et vers le Sud.

Il est certain que cette limite était déjà ancienne, alors surtout que de grands savants, tels que Sidi Mohammed ben Zâr'ed Et-Tlemçany; des saints, tels que Sidi Sa'id, et d'autres personnages, assistèrent au traité conclu entre Isma'il et les Turcs.

On dit que cette ligne de démarcation remontait à Zirî ben A'tia El-Mor'raouy, fondateur d'Oudjeda.

Le Mar'reb central était, en grande partie, habité par les Zenâta, branche des Mor'râoua, par les Benou-Ifrene, Mediouna, Mak'ila, Kiouma, Metar'ra et Met'mât'a. Après ces tribus, il appartint aux souverains des Benou-Ouemânnou, Benou-Ilouma, puis aux Benou-Abd-El-Oued, aux Toudjine, branche des Benou-Bâdène. Telle est du moins la version de Ibn Khaldoun. Cet historien dit textuellement: « Ensuite, le Mar'reb central passa aux Benou-Ouemânnou, etc. » On peut inférer de ces paroles que la souveraineté des Mor'râoua disparut avec l'avènement de celle des Makhoukh, des Benou-Ouemannou et autres. Il n'en est pas ainsi; bien au contraire, car la monarchie des Mor'râoua exista conjointement avec celle des Makhoukh et des Benou-Abd-El-Oued, et ces maisons souveraines vécurent à côté l'une de l'autre, tantôt en lutte, tantôt en paix avec Yar'moracène. De même que les rapports de ce dernier avec Ibn R'ania, furent parfois hostiles et d'autrefois annoncèrent l'amitié. Il est vrai de dire que O'tmane ben Yar'moracène mit fin à la souveraineté des Benou-Abd-El-Oued sur Mazouna, et à celle des Toudjine sur Tak'damet.

Jusqu'à nos jours, la capitale du Mar'reb central a été Tlemcène.

Alger est une ville des Sanhâdja.

Le Mar'reb central est traversé par l'Oued Chelef, attribué aux

Benou-Ouass'el. C'est un très grand fleuve qui prend naissance dans le Djebel Benou-Râched et entre dans le Tell par le pays des H'oss'éine. Il a pour affluents les cours d'eau du Mar'reb central, tels que la Minâ, et se jette dans la Méditerranée entre Kelmitou et Moster'aanème. Sa source forme une autre rivière, qui coule dans la direction de l'est et se perd dans une sebkha entre Touzer et Nefzâoua, territoire d'Alger.

Quand les historiens et géographes parlent du Mar'reb central, ils ont en vue la partie du pays dont notre maître, Sidi Mohammed-Bey, est actuellement roi. On peut s'en référer, à cet égard, à l'opinion de Sid Ahmed El-Merîd' et autres personnages, exprimée dans le Mîe'ïar, à propos de l'expédition des Souéid et des Benou-A'mer. (Voir la partie du dit ouvrage où les cas exceptionnels sont collectionnés).

Le Mar'reb occidental commence à Oudjeda et finit à Asfi, ville de l'Océan. Ibn Khaldoun lui donne une fois pour limite Oudjeda et une autre fois la Moulouya. Sa première opinion est la meilleure.

Le Djebel Derène, limitrophe du pays de R'essâssa, est peuplé par les Mas'mouda et les Bet'ïoua. Il n'y a que peu de Sanhâdja parmi eux.

Le Mar'reb occidental a encore aujourd'hui Fez pour capitale. Il est traversé par un grand fleuve, l'Oued Oum-Er-Rabi', qui a sa source dans le Djebel Derène, et dont les eaux, à la saison des pluies, se déversent dans la mer à 70 milles d'Azemour.

Du Djebel Derène, coule un autre fleuve qui traverse le pays de Dra' et se perd dans les sables, au sud de Sous.

Les Meknâssa avaient autrefois leurs bourgs sur le fleuve Moulouya; ils y sont aujourd'hui remplacés par des tribus de Zenâta.

La Moulouya sort des montagnes situées au sud de Taza. Sa source donne naissance à un grand fleuve qui coule sensiblement dans la direction sud-est, traverse l'Areg, arrive à Debra et à Tementil, arrose un pays désert et disparaît sous les sables. A l'endroit de sa perte, sont des villages de palmiers ou k'sour appelés Rekâne.

A l'est de Bouda, au delà de l'Areg, se trouvent, en plein Sahara, les k'sour de Tassabît.

Au nord-est de Tassabît, on rencontre les k'sour de Tikourarine, au nombre de 300 et plus en les comptant l'un après l'autre. Leurs habitants sont des Senhâdja. Au delà est le Touât, où se trouve le tombeau de Sidi-Mohammed ben Abd-El-Kerim El-Mek'iyly, contemporain d'Es-Soïouti et son contradicteur dans la défense d'étudier la logique.

Entre la mer et le Sous, est une terre habitée par un grand nombre de H'âlia, dont la plupart habitent H'omr-Ech-Cha'ra, localité ainsi appelée de l'immense quantité d'*azkâne* qu'on y rencontre. L'*azkâne* est un arbre dont la baie fournit à la population de cette contrée, par l'extraction, une huile excellente, odorante et comestible. Les gouverneurs des provinces envoient ce produit, en présent, aux souverains, qui le tiennent en grande estime.

Au sud du Djebel Derène, à la latitude du Djerid et avec le même climat, s'étend un immense territoire, qui part de l'Océan et aboutit au Nil égyptien, dont la source est au sud, derrière l'équateur, et l'embouchure à Alexandrie. Ce territoire, très peuplé, est traversé par l'Oued Sous jusqu'à l'Océan Atlantique. Dans cette région, on cultive la canne à sucre. Au point où l'Oued Sous sort de la montagne et entre dans la plaine, est située la ville de Taroudant.

De l'embouchure de l'Oued Sous à l'embouchure de l'Oued Mâssa, il y a deux étapes. C'est là que s'élève le poste (Ribât) de Mâssa, fort connu par les visites et les prières que les hommes pieux y font. C'est une croyance parmi le peuple que le Fat'imite, ou précurseur de la fin du monde, doit sortir du Ribât-Mâssa.

De ce poste aux zaouya des Oulad Ben-Na'mâne, dans la direction du sud et en suivant les bords de la mer, il y a deux étapes. A plusieurs journées de marche au delà, se trouve l'embouchure de Sak'iat El-H'amra, point extrême des émigrations hivernales des Mer'ol.

L'Oued Noun descend du Djebel Nekïssa et verse ses eaux dans la mer. Sur cette rivière, s'élève la ville de Tagâoust, où

se tient annuellement une foire d'un jour, encore aujourd'hui très courue des marchands.

Mon frère germain, l'érudit, le dévot et le plus parfait modèle des vertus, Sidi Abd-El-Kâder — puisse Dieu rafraîchir son tombeau et lui attribuer dans le Paradis la large part qu'il a méritée! — qui connaissait ces localités pour les avoir traversées en se rendant au Soudan, me racontait, en 1194, que le marché de Tagâoust est aussi fréquenté maintenant qu'autrefois, et que le temps ne lui a rien enlevé de son importance.

Le pays d'Ifri est au pied du Djebel Nekîssa. Viennent ensuite les contrées de Sous, des Guezoulya et des Lemta. Ces derniers sont au delà des sables inhabités.

Lorsque les Ma'k'el, Arabes yamanites, se rendirent maîtres de ces territoires, ils en firent le partage et attribuèrent aux Chebanat le pays avoisinant le Djebel Derène. Les Lemta étaient les alliés des Chebanat, et les Guezoulya ceux des Doui-H'assane.

Les Sanhâdja voilés, que nous appelons Touaregs, sont établis entre le Soudan et les sables qui forment la limite extrême du pays des Berbers. Ils s'étendent depuis l'Océan Atlantique, du côté du Mar'reb, jusqu'au Nil, à l'Orient. De nos jours, ils ne sont plus unis comme autrefois par la même idée politique et les mêmes lois. Quelques-unes de leurs peuplades reconnaissent l'autorité du roi du Soudan et participent aux expéditions de ses troupes. Dans le pays, on leur donne une origine noble. Les caravanes qui se rendent au Soudan traversent leur territoire.

La chose que les Touareg préfèrent à tout, c'est le tabac. Les Grands en distribuent au peuple à titre de faveur, et ceux qui en reçoivent ont l'habitude de le cacher comme une durée précieuse.

Lorsque un individu de cette nation se trouve en présence de gens de la caste noble et qu'il veut manger, il se retire un peu à l'écart et dresse son bouclier entre eux et lui, afin de soustraire sa bouche à leurs regards.

Quand les Touaregs ont fait du butin dans une expédition, ils gardent les chameaux et les bœufs et abandonnent les moutons à leurs esclaves, appelés *ma'nâdi*.

Ces Berbers logent sous des tentes en peau. S'ils reçoivent un

hôte, ils lui présentent toute la chair de l'animal qu'ils ont égorgé en son honneur, et l'usage veut qu'il emporte, comme provision de route, ce qu'il a laissé de l'animal après avoir satisfait son appétit.

Près des Touaregs, est une tribu appelée Kent, qui prétend descendre des Benou-Oméya et des Ans'ar. La langue arabe s'y est conservée dans toute sa pureté originelle.

Ces détails m'ont été donnés par mon frère germain, Sidi Abd-El-Kader.

De la confédération des Guedâla dépend la tribu des Mak'il, Arabes du Sous méridional.

Les Lemtouna et les Trîga sont en face des Doui-Mans'our. Nous avons déjà dit quelques mots sur les rois lemtouniens.

Les Messoufa sont en face du Mar'reb central; les Lemtouna, en face des Arabes du Zâb; les Traga en face de la province d'Afrique, etc.

Les chevaux sont peu nombreux chez les Touaregs, si même il y en a. Ils ont pour montures des chameaux coureurs appelés *nedjâb*.

Jusqu'à nos jours, les Touaregs ont guerroyé contre les Benou-Saïd, branche des Riâh', Arabes d'Ouargla. Le Souf, R'edâmès, le Fezzane et autres contrées ne sont pas à l'abri de leurs incursions.

La population d'Ouargla, qui donne à son chef le titre de *sultan*, est originaire des Benou-Ifrène et des Mor'raoua.

A vingt journées au sud d'Ouargla, se trouve la ville de Takedda, d'origine sanhadjienne. Sous le règne d'Abou-l'nâne, vingt marchands qui passaient à Takedda payèrent à cette ville douze mille chameaux à titre d'aumône ou de dîme.

La population de Figuig, Tigrarine, du Touât et de la plus grande partie du Mezab, descend des Sanhadja. Quelques familles de ce dernier pays sont originaires des Lemaya. Dieu sait mieux que personne la vérité absolue.

ملك تفلدت لانام طاعته \* بجاف يحيى كثير الزحف والرجم

C'est un roi auquel les populations obéissent, dont la renommée est plus grande que celle de Yahya, qui eut cependant à soutenir plusieurs guerres et fut homme de courage.

#### COMMENTAIRE

يحيى. — Ce Yahya, fils de R'ania El-Messoufi, fut un héros illustre, d'une audace éprouvée. Lui et son frère Ali étaient rois de Maïorque. Tous deux sortirent de cette île avec leurs frères Abdallah et El-R'azi, et s'emparèrent, en 581, de Bougie, sur Abou Rabi' Abdallah ben Abd El-Moumène. A cette nouvelle, ce dernier, alors gouverneur d'El-K'ola', dans la Metidja, marcha contre Ali ben R'ania, qui lui enleva son armée, puis conquit Alger, Mazouna, Meliana, El-K'ola', se porta sur Constantine dont il fit le siège, envahit le Djerid qu'il soumit à ses armes et subjuga l'Afrique.

Yahya remplaça son frère Ali, mort. Il rangea tout le pays sous sa domination et ses troupes portèrent le ravage en tous lieux, jusqu'à Sidjilmesse même. On le vit tantôt à Tlemcène, tantôt à Mazouna puis à Meliana. Il ruina Tiaret qui ne s'est plus repeuplée depuis lors. Partout où ses armes pénétraient, le succès suivait ses pas. Il continua cette vie d'aventures heureuses pendant 50 ans. Nous avons déjà parlé de lui à propos de la troisième fraction des Sanhádja. Avant de conquérir Bougie, lui et ses frères combattirent longtemps les Infidèles sur mer et sur terre. Ils envoyaient jusque dans les parages du Mar'reb occidental, surtout à Maroc et à Fez, des prisonniers chrétiens qu'ils y vendaient comme esclaves.

(A suivre).

ARNAUD,

*Interprète militaire.*

Pour tous les articles non signés :

*Le Président,*

H.-D. DE GRAMMONT.